

Royal biograph

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220084>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



POULARD ET MOTTU

Pourquoi Poulard ne s'était pas marié.
(Suite et fin.)

Un besoin de confidences, un besoin de remuer le passé, de fouiller parmi les feuilles mortes pour y chercher la fleurée desséchée, poussait le camarade. Lentement, les yeux mi-clos, Poulard, maintenant, parlait. Il parlait pour lui, peut-être plus que pour Mottu. Il parlait presque inconsciemment, par désir de revivre une petite histoire lointaine, presque effacée et qui avait « une fois » embelli sa misérable existence. Un rayon de soleil s'était hasardé dans la vie de Poulard. Un rayon fugitif, éphémère, ayant modestement brillé et rapidement disparu.

— Ce n'est pas d'hier... non, il y a bien vingt ans. J'avais fait deux mois à l'Evêché pour une bagatelle. On avait bu. On s'était battu. Et puis, tu sais comme ça va... Les gâpions font un rapport. On n'est pas défendu. C'est toujours la même histoire. Bref, en sortant de là-haut, j'avais signé la « temponne »...

— La « temponne » ?

Mottu n'en revenait pas. Encore un avatar de Poulard et non le moindre, mais qui, par exemple, ne le grandissait guère à ses yeux.

— Oui, la temponne, la tempérance, quoi ? Qu'est-ce que tu as à me regarder comme une bête curieuse ?

— C'est que, ma foi, je ne savais pas...

— Eh ! bien, maintenant, tu sais. Laisse-moi dire... Les tempérants m'avaient trouvé du turbin. Je portais le lait dans les maisons pour un laitier de Pully. Ça allait bien. Faut pas croire que ce soit tant pénible, le turbin. Pour nous autres, qu'on n'en a jamais eu le goût, c'est possible, mais pour ceux qui l'aiment, c'est une jolie vie... Moi, ça m'allait... Oui, ça m'allait...

Poulard s'interrompit pour penser, comme s'il eût recherché dans ses souvenirs l'impression que lui procurait jadis le labeur quotidien. Et Mottu s'ahurissait de plus en plus. Entendre Poulard vanter le travail, c'était non seulement nouveau, mais presque insensé. Vraiment, il se demandait si son camarade ne devenait pas un peu « marteau », ou si lui-même n'avait rien reçu sur la tête : une tuile ou une cheminée, lui ébranlant le cerveau. Poulard disait :

— Ça m'allait... Et c'est en portant ma boille chez les gens, le matin et le soir, que j'ai connu...

Peut-être le nom était-il sur ses lèvres, mais il ne le laissa pas passer, et reprit d'une voix basse, un peu timide :

— La jeune fille que j'aurais « mariée », si les choses avaient tourné autrement. Ah ! c'était une toute brave fille et une rude travailleuse... Dans ce temps-là, en portant mon lait, j'ai vu bien des cuisines, mais pas une en ordre comme la sienne. Tu pouvais y aller à quelle heure que ce soit, tout y était propre comme un oignon... Elle était servante aux Terreaux, chez un professeur...

Il s'arrêta de nouveau pour revoir en pensée le tableau d'autrefois : la cuisine bien nette, les cuivres étincelants au mur, le potager d'un beau noir, le carrelage reluisant et, dans ce cadre de laborieuse propreté, la servante riieuse, jolie, ailant et venant, accueillante au garçon laitier qui « fait la bonne mesure » et insiste sur la fraîcheur appétissante du beurre moulu. Mottu, intéressé, demanda :

— Et, alors ?

— Et, alors, ma fi, cette fille me plaisait. Je lui en aurais volontiers conté, seulement, je sentais bien, tu comprends, que c'était, là, une fille de sorte qui ne se laisserait pas engueuser... Et puis, faut dire que j'en avais pas l'idée. Mais

pour faire un accord, c'est différent. Je crois qu'elle me gobait assez. J'étais pas plus laid qu'un autre, d'ailleurs...

Mottu, du coin de l'œil, examina Poulard. Jamais il ne l'avait attentivement regardé. Entre hommes, on ne s'amuse pas à critiquer les visages. Eh ! bien, l'examen ne fut point défavorable, et Mottu constata que, vingt ans auparavant, Poulard, en effet, ne devait pas être « plus laid qu'un autre » !

— Alors, pourquoi ne t'es-tu pas marié, demanda-t-il.

— Ah ! voilà ! D'abord, cette temponne, je n'avais pas su m'y tenir. J'avais fait « sauter la hotte... » C'est pas pour nous, ces histoires-là... Rester sans boire un verre, c'est trop dur... Y en a qui s'y habituent, mais quand on ne peut pas, on ne peut pas.

Mottu approuva cet axiome qui lui parut une des paroles les plus sensées dites par Poulard depuis le petit matin, et il répéta avec une conviction très sincère...

— Bien sûr, quand on ne peut pas, on ne peut pas.

— Et, ma fi, ça n'a plus bien marché. Je ne me saoulais pas si tu veux, mais c'était tout comme... J'ai bien tout de suite vu qu'elle avait remarqué quelque chose... Des fois, le matin, je buvais la goutte, alors, tu sais, les gens qui n'en ont pas l'habitude le sentent tout de suite. Ils flairent ça comme un chien flaire un lièvre. Elle ne me recevait plus comme avant. Elle parlait raide, quoi...

Mottu crut devoir philosopher.

— Les femmes, vois-tu...

Mais Poulard l'interrompit sèchement.

— Tais-toi. Tu n'y connais rien. Le fait est que moi, ça me taquinait. J'aurais dû resigner et puis tenir, et puis parler à... à cette demoiselle. Mais je me suis dépité... Tu sais comme on est.

— Bien sûr.

Poulard déterra du bout du pied les petits cailloux, devant le banc. Il eut un geste de résignation fataliste, comme il convient à ceux qui, vaincus par la vie, dès l'enfance, n'ont jamais essayé la lutte...

— Et puis, dit-il, je n'aurais pas fait un mari de sorte. Je sentais ça. Pas que je sois plus crouie qu'un autre...

— Ni plus laid, ni plus crouie, affirma Mottu, qui se rappelait le mot de Poulard, ni plus laid, ni plus crouie...

— Je sais, mais quand même, j'aurais pas été comme on doit être... Je sentais ça. Elle n'aurait eu le gros lot, pour sûr... Alors, je me suis pensé qu'il valait mieux en finir... Seulement, ça me faisait mal de la voir, comme ça, matin et soir... surtout qu'elle n'avait plus l'air d'autrefois... Ça fait que... voilà... j'ai lâché le turbin... pour ne plus retourner aux Terreaux.

Ils restèrent silencieux, regardant, sur la plaine verte, les bébés rieurs dont les galopades et les cabrioles sillonnaient gentiment le terrain, comme les traînées passagères blanches, rouges, bleues, noires, selon la couleur des robes et des fourreaux... Jolie scène, jolie image de vie. Poulard voyait, peut-être, les silhouettes indécises de deux ou trois gosses dont la physionomie ressemblait étrangement à la servante si propre, si avenante, si laborieuse. Et Mottu tâchait à se représenter Poulard, ouvrier honnête, avec une « bourgeoise » et de la « marmaille » ; mais il n'y parvenait pas : une telle conception étant trop au-dessus des choses coutumières.

Un tramway passa, au bas de la plaine. Sa sonnerie violemment répétée rappela Mottu aux réalités. Cependant, par manière de sympathie et ne trouvant, sans doute, aucun autre sujet de parole, il dit :

— C'est dommage, ça aurait peut-être bien tourné.

— Possibl'e...

— Une bonne femme, ça change bien les affaires...

Poulard acquiesça de la tête, sans autrement

répondre. Oui, assurément, une bonne femme, ça change bien les affaires. Il revit sa vie décousue, mauvaise, inutile, douloureuse. Il se regarda : des souliers au gilet : tout cela c'était de l'aumône, du « pied de biche », du « pas gagné ». Et son estomac délabré, et sa main tremblotante — l'éternelle « greulette » — et la dégringolade ininterrompue qui aboutirait à l'hôpital ou à la « boîte aux fous ». C'était sa vie. Une vie pas drôle, allez ! Et peut-être qu'une bonne femme eût bien changé les affaires !

Pendant une minute, il eut un vague regret d'avoir manqué le coche ou d'avoir pris la mauvaise route, celle qui mène à la mauvaise aventure ; mais ce regret ne dura pas. De nouveau, le sentiment de l'inévitable soumit Poulard ; ce qui avait été devait être. Fataliste résigné, tous les sentiments spontanés l'effleuraient sans l'atteindre : Les émotions n'avaient pas de prise sur lui. Nulle peine, nul déboire, nulle catastrophe ne pouvait changer l'expression d'indifférence de son visage et l'inertie de son caractère. Il dit, pour conclure :

— Et puis, tu sais : il vaut peut-être mieux que c'ait été ainsi !

Et Mottu approuva :

— Peut-être bien, fit-il.

De nouveau, leurs mentalités indécises flottaient sur les mêmes eaux troubles...

(A suivre).

P. Héritier.

Théâtre Lumen. — Au programme de cette semaine, la direction du Théâtre Lumen s'est assurée l'exclusivité du dernier chef-d'œuvre de Pierre Benoit **Le Puits de Jacob**, merveilleux film artistique et dramatique en 7 parties avec comme principaux interprètes la sculpturale Betty Blythe et les artistes aimés qui ont noms Léon Mathot et André Nox. Pierre Benoit est un de ces noms magiques qui forcent le succès partout et toujours. L'histoire très émouvante de cette jeune fille juive, qui se destine au Théâtre, mais qui abandonne sa vocation pour se consacrer à l'œuvre sioniste, y sacrifiant même son amour, traversant mille péripéties pour trouver enfin le bonheur, enthousiasmera les spectateurs, même les plus blasés. Malgré l'importance, prix ordinaires des places. Vu la durée du spectacle, l'on commencera à 8 h. 30 précises en soirée, avis donc aux retardataires. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 et dimanche 24, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Royal Biograph. — Au programme du Royal Biograph, de cette semaine, **Le Roi du Turf**, splendide film hippique et dramatique en 5 parties avec comme principaux interprètes Claire Windsor et Frank Keenan, et Lloyd Hughes. Citons également à la partie comique une excellente comédie comique avec Buster Keaton dans **Les Russes de Frigo** ! qui durant 20 minutes déchainera le fou-rire parmi les spectateurs.

Pour la rédaction: J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc Pansements
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.
W. MARGOT & Cie. Pré-du-Marché, Lausanne

CHEMISERIE DODILLE
Rue Haldimand, LAUSANNE
COLS, CRAVATES, CHAUSSETTES, Sous-VÊTEMENTS
Spécialité de Chemises sur mesure

COUTELLERIE-PARAPLUIES de la rue de la Louve
LAUSANNE
Grand choix. Aiguillage et réparations. Spécialité de tondeuses et sécateurs.
Stéphane BESSON

VERMOUTH CINZANO
Un Vermouth, c'est quelconque.
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. POUILLON, agent général, LAUSANNE